

FEUGEAS

*Nelson
Melody*

Partie 2

TURFU LES EDITIONS

Chapitre 3 : Un matin pour rien

Au réveil, mon premier réflexe fut de vouloir regarder l'heure sur ma tablette. Je fus alors rattrapée par mes tribulations de la veille, un peu comme un retour de boomerang derrière le crâne, inattendu et d'une certaine manière douloureux. J'étais cependant trop peu réveillée pour m'en formaliser autant que j'aurais dû le faire. Je glissai hors de mon lit et m'engageai dans le couloir.

N'ayant pu prendre de douche de peur de réveiller mes parents, j'avais dormi avec une hygiène corporelle que l'on pouvait sans contestation qualifier de « douteuse ». J'ai toujours détesté me sentir sale et je n'ai jamais pu supporter les personnes qui puent en toutes circonstances. Je vous parle de ceux qui sentent tout le temps la transpiration ou dont les dents sont toujours jaunes. Je veux bien entendre que cela puisse arriver à quelqu'un une fois ou deux, parce qu'il n'a pas eu le temps de procéder à une toilette en règle, mais celui qui encore aujourd'hui en cette fin de XXIème siècle n'utilise jamais de savon ou de dentifrice, je n'ai jamais pu le comprendre. C'est pourquoi je pris la direction de la salle de bain afin de prendre une douche.

L'écran de la douche m'indiquait 10h45.

Je vous faisais part à l'instant de ma détestation pour les gens sales. Je crois que cette haine envers la crasse et les odeurs trop apparentes est au moins aussi forte que mon amour pour les douches. Je ne suis jamais parvenue à m'ôter cette mauvaise habitude de toujours y rester un temps plus que raisonnable. Ce que j'y apprécie est cette eau chaude qui vous

coule dessus sans que l'on n'ait rien à faire que de la subir, le bruit de l'eau qui s'écoule, recouvrant tous les autres sons, l'immobilisme des objets qui nous entourent. Il s'agissait pour moi du moment parfait pour cogiter.

C'est ainsi que j'en vins – entre autre – à refaire dans ma tête tout le déroulé de la soirée de la veille et donc à penser à ma tablette dont j'ignorais la localisation. Comme hier au moment de m'endormir, je cherchais alors à me rassurer en me disant que je l'avais peut-être perdue au moment de la course-poursuite avec le quadragénaire et que je n'aurais pas à retourner chez ce Nelson Melody. Mais, au fur et à mesure de ma réflexion, mon hypothèse finit par ne plus me rassurer tant que ça, celle-ci ouvrant la possibilité que cette personne ait pu la ramasser au passage. Au final, la seule possibilité s'offrant à moi était de parcourir de nouveau le chemin de la veille, et si ma tablette ne s'y trouvait pas, je n'avais alors plus qu'à aller demander à ce Nelson Melody s'il ne l'avait pas retrouvée au milieu des débris de son lecteur vinyle. Cette perspective n'était absolument pas emballante pour moi. J'appréhendais beaucoup une réaction négative de sa part en me revoyant. J'avais en fait peur qu'il me jette de nouveau le regard dont il m'avait gratifié la veille tandis qu'il me demandait sèchement de quitter sa propriété.

C'est sur cette réflexion que je sortis de la douche et que la sonnerie du mur-écran du salon se fit entendre dans la maison. Je me précipitai alors en peignoir jusqu'à lui, manquant de peu de glisser à cause de mes pieds mouillés. Sur l'écran était indiqué que l'appel vidéo m'était adressé et qu'il provenait de Lila. Je dis d'une voix claire : « J'accepte l'appel vidéo ». Le mur-écran me répondit alors avec une intonation quasi humaine.

« Très bien Andréa, j'établis la liaison. »

À l'écran apparut alors Lila en pyjama orange dans son salon, démaquillée et complètement décoiffée.

« Andréa ! J'essaye de t'avoir depuis hier soir ! J'étais morte d'inquiétude !

- J'ai paumé ma tablette, je ne sais absolument pas où elle est. Je me suis aussi inquiétée pour toi, tu sais !

-Oh ! arrête, je vais chialer, répondit-elle de manière ironique. Tu as vu dans les infos locales ce matin ? C'est ma mère qui m'a envoyé le lien sur ma tablette, je te le transmets »

L'écran se scinda en deux et laissa apparaître un court article internet, une brève en fait. Je le lus à haute voix.

« Feu d'artifice juvénile à Montamisé. Les policiers ont procédé aux alentours de 3h du matin à l'interpellation d'un jeune homme mineur accusé d'avoir dégradé une maison dans le centre du village-banlieue de Montamisé. S'amusant avec des fusées achetées l'après-midi même dans le commerce, une d'entre elle est allée se figer dans l'un des carreaux de la maison d'un tiers, manquant de peu de le percuter à la tête. Le jeune homme était, selon ses dires, accompagné par au moins une jeune fille, ce qui n'a pas été confirmé par la police. Après avoir été interrogé, Il a été raccompagné à son domicile. Connaissant la famille du jeune homme, la personne n'a pas souhaité porter plainte.»

« Bah, au moins, je vais pouvoir retourner chercher ma tablette sans avoir peur de tomber sur un policier.

- Oui, si tu veux, j'irai avec toi, j'ai rien à faire de mon après-midi.

- Ouais, si tu veux. Putain, par contre, quand j'y pense, la mère de Matthias a dû l'exploser.

- Il s'en remettra ! Mais à mon avis, les prochains mois ne vont pas être très joyeux. La mère Laurine va pas le lâcher! »

La mère Laurine, c'était la mère de Matthias. On aimait bien appeler les parents « la mère machin » ou « le père bidule » pour se donner un air impertinent. Je ne sais pas pourquoi on faisait ça, mais les sociologues vous diront sûrement que c'est dans un soucis « d'identification à la meute sociale adolescente », etc. etc. En fait je pense simplement qu'on aimait bien parler comme ça parce que ça nous faisait rire. Mais c'est sûrement trop simple pour être seulement ça.

« Je lui ai envoyé un message par tablette mais il ne m'a toujours pas répondu. J'ose pas l'appeler par le biais de son mur-écran, la mère Laurine est capable de lui dire de répondre pour pouvoir me faire la morale. Elle m'a jamais apprécié de toute manière et, avec hier soir, ça ne va pas aller en s'arrangeant.

- Tu t'en fous. Au pire, il y a pas mort d'homme, même si, mine de rien, on a eu sacrément chaud hier soir.

- C'est clair ! Comment t'as fait, toi, pour t'en sortir au fait ? »

J'aurais pu raconter la vérité à Lila, mais je n'avais pas envie de lui parler de ma rencontre avec Nelson Melody. En fait, je voulais simplement garder ça pour moi et rien que pour moi. Je ne voulais pas prendre le risque qu'elle en parle ensuite à d'autres et que tout le monde connaisse l'existence de ce type. Certains auraient été capables de déformer l'histoire et de dire que le mec avait tenté des attouchements sur moi. Cela vous fait peut-être rire mais vous ne pouvez imaginer le nombre de fois que cela pouvait arriver à des adolescents. Non pas de se faire toucher par un pervers, mais de faire l'objet d'une histoire déformée.

Par exemple, c'est arrivé à Mathilda, une fille qui était dans notre

classe l'année précédente. Cette fille avait piqué la voiture de sa mère pour aller au cinéma avec des copines. Il ne s'était rien passé d'exceptionnel, la voiture avait été remise à sa place et les parents ne s'étaient, sur le coup, rendu compte de rien. Eh bien, comme si le fait qu'une fille de 15 ans ait pu prendre la voiture de ses parents pour emmener ses amies au cinéma ne constituait pas déjà en soi quelque chose d'exceptionnel, on entendit la semaine suivante parler du fait que Mathilda avait pris la voiture de sa mère pour aller avec Maxence Lerieux au cinéma et qu'il l'aurait alors dépuclé sur la banquette arrière en respectant, pour les va-et-vient, les rythmes des derniers tubes à la mode qui passaient à la radio de la voiture. Radio dont le volume avait été poussé au maximum pour couvrir les cris de Mathilda. Il s'agissait là de la version que j'avais entendue au lycée, et je ne sais pas s'il s'agissait de celle qui était remontée aux oreilles de ses parents, mais tout le monde fut au courant que les murs de la maison familiale avaient tremblés suite à cette rumeur.

C'est pour éviter ce genre de choses que je répondis à Lila en travestissant la vérité.

« Je me suis planquée derrière le muret d'une propriété. Les policiers ne m'ont pas vue et j'en ai profité pour filer lorsqu'ils sont partis ».

Je savais qu'elle n'allait pas gober ça. Mais je savais également qu'elle allait au moins faire semblant de me croire en espérant découvrir la vérité un peu plus tard par le biais de la découverte de nouveaux éléments ou d'une contradiction dans mes propos. Elle adorait ça, mettre les gens face à leurs mensonges. Une vraie fourbe.

« Humm... D'accord ! T'as joué les ninjas en fait !

- Ça t'étonne, madame « J'espère-qu'il-continuera-à-vous-courser-et-pas-moi

» ?

-Roh, arrête ! Tu sais bien que dans ce genre de situations, c'est la loi de la jungle et chacun pour sa gueule !

- Te justifie pas, hein, t'as le droit de te pisser dessus à la moindre occasion, hein. C'est pas donné à tout le monde de pas avoir peur du noir, hein.

- T'es qu'une salope, Branier ! Bon, sinon, au lieu de me provoquer, on va toujours voir les autres cet aprem ?

- Ouais, avance pour 14h à la maison, faut que je mange d'abord avec ma mère ce midi.

- Ok, ça marche. Bon, je te laisse, faut que je m'habille. À tout à l'heure, Andréa la Ninja de Montam !

- Pas de soucis, à tout à l'heure, Lila Pisse-culotte. »

La connexion s'interrompt sur un magnifique doigt d'honneur de Lila. Cette fille m'a toujours fait rire.

Après cette discussion plus que productive – vous en conviendrez aisément – le temps était venu pour moi de finir de me préparer. L'horloge numérique indiquait alors 11h17 et je devais avoir mit le couvert et l'eau à bouillir avant que ma mère ne soit de retour aux alentours de 12h15. En me pressant un peu, je parvins à être dans les temps et ma mère ouvrit la porte du salon au moment même où je posais les assiettes sur la table. Elle tenait par leurs poignées deux sacs cabas remplis à ras bord de disques durs, et de par sa posture droite, semblait pressée pour une raison inconnue.

Je pense qu'il est nécessaire que je vous parle de ma mère avant de poursuivre plus loin mon histoire afin que vous cerniez un peu le personnage. Comme je viens de vous le dire elle semblait pressée, mais ce

n'était pas quelque chose d'exceptionnel. Non, comme toutes les femmes de sa génération, du moins dans leur grande majorité, elle semblait particulièrement soucieuse d'être maîtresse de son temps. Ce genre de femmes dont fait partie ma mère m'amène toujours à me demander si elle n'avait pas prévu à la minute près ma naissance sur l'agenda de sa tablette.

En fait, avec le recul, elle était simplement la conséquence conjuguée de l'émancipation totale de la femme ainsi que du net rebond de l'économie européenne de 2040 à 2070. Ces « Trente Glorieuses Européennes », comme les nomma un journaliste du Figaro, avaient permis à la génération de mes parents de trouver des emplois avec des perspectives d'évolutions que l'on n'avait plus connu en France depuis au moins 70 ans. Bizarrement les hommes étaient moins sujet à ce souci de contrôle du temps, comme si cela constituait un aveu de faiblesse de leur part, cela s'appliquant aussi bien dans les couples hétérosexuels qu'homosexuels. En fait, les hommes d'alors mettaient un point d'honneur à se détacher de toute forme apparente de tension ou de stress, ce qui dans le cadre de ma famille, énervait ou apaisait ma mère, mais en tous cas ne la laissait jamais insensible.

Pour en revenir au repas avec ma mère, celui-ci revêtait donc un caractère rare en conséquence de la gestion du temps qu'opérait alors celle-ci, monopolisée par sa carrière. J'étais impatiente mais je ne souhaitais pas le montrer. Dans ma tête, j'apprêtais mes intonations de relents naturels comme en préparation aux échanges que nous allions avoir. La discussion s'engagea.

« Bonjour Andréa, dit-elle en s'avançant dans le salon pour poser ses sacs, j'espère que tu n'as pas préparé quelque chose de trop lourd, il ne faut pas que je sois ballonnée dans ma robe pour la réception de ce soir.

- J'allais faire des pâtes carbonara, mais on peut se contenter de pâtes au jambon si tu préfères.

- Oui, je préfère, me répondit-elle en déposant ses sacs. Tu pourras me mettre ça dans le bureau quand tu auras le temps dans l'après-midi ?

- Ouais pas de problèmes, répondis-je en versant les farfalle dans l'eau bouillante. Vous allez à une réception ce soir, papa et toi ?

- Oui, chez les Turiers, tu sais, les patrons de ton père. Ça ne m'emballe pas plus que ça mais bon, je ne peux pas y déroger. Je fais surtout ça pour ton père. »

Il y eut un silence. Je vis qu'elle était occupée par sa tablette sur laquelle elle posait un regard concentré. Pendant ce temps-là, j'égouttai les pâtes et les mis dans un plat, sortis le jambon du frigo et les posai le tout sur la table. Ma mère était encore et toujours sur sa tablette, son expression n'avait pas changée. Je versai les farfalle dans nos assiettes, et y ajoutais une tranche de jambon. J'avais l'impression désagréable d'avoir de nouveau quatre ans et de préparer à manger pour un quelconque ami imaginaire. J'avais faim, je commençai sans l'attendre. Ma mère finit par poser sa tablette et se mit aussi à manger.

« Roh, tu m'as mis trop de pâtes, Andréa.

- Pardon.

- C'est pas grave. Au fait, ton frère et toi reprenez les cours demain. Le drone t'a bien amené toutes les fournitures dont tu as besoin ?

- Oui Maman.

- C'est une année importante, tu sais, tu as le bac premier niveau en fin d'année. D'ailleurs, il va falloir se calmer et éviter de se faire renvoyer de cours à tout bout de champ comme l'année dernière. »

Un ange passa.

« J'espère aussi, que tu ne seras pas encore avec cette Lila. Cette fille a une mauvaise influence sur toi.

- Tu dis n'importe quoi maman, lançai-je sans le penser vraiment. J'ai pas attendu Lila pour avoir des « problèmes de comportement ».

- Eh bien n'empêche que, niveau comportement, ton année de seconde a été pire que toutes les autres et cela correspond au moment où Lila est arrivée sur Poitiers. Tu ferais mieux de fréquenter ce Matthias. Poli, avec de bonnes notes... En plus, il est plutôt beau garçon... Au moins, professionnellement et financièrement, tu serais à l'abri à terme.

- Matthias ? cette chiffe molle sans caractère ? Ça ne va pas bien dans ta tête maman ? »

J'aurais adoré pouvoir lui raconter la soirée de la veille et l'interpellation de Matthias, même si – je suppose – que ma mère aurait fini par dire que tout cela était dû à la présence de Lila. Malgré les espoirs de ma mère, Lila et moi avons choisi de suivre une option littérature et il n'y avait généralement, au lycée Aliénor d'Aquitaine de Poitiers, qu'une seule classe suivant ce cursus. Décidément, cette discussion avait déjà pris une tournure assez ennuyante et prédéterminée dans son contenu pour que j'ai envie de la poursuivre en contre argumentant plus que je ne l'avais déjà fait.

L'adolescente que j'étais avait toujours cherché à dialoguer avec sa mère mais toujours sur l'essentiel, le sérieux. Je ne crois pas avoir parlé une seule fois de choses futiles avec elle durant mes jeunes années. J'aurais pourtant aimé que – rien qu'une fois, une seule – elle prenne le temps de me raconter, par exemple, comment elle était à mon âge, ou tout simplement comment étaient ses parents. Je n'ai jamais rien su de mes

grands-parents par le biais de mes parents. Tout ce que j'appris d'eux fut le fruit de mes recherches, quelques années plus tard. Mais, à ce moment-là, je ne savais pas s'ils étaient vivants ou morts, ou si, comme Nelson Melody, ils avaient simplement changé d'identité.

La tablette de ma mère se mit à vibrer, écourtant par là notre discussion sans que cela ne me dérange réellement. Elle se leva de sa chaise et s'écarta un peu plus loin dans le salon. Elle ne finit même pas son assiette que je dus mettre sous cellophane dans le frigo. Je ne sais pas qui elle avait en ligne mais, vu le ton employé, il devait s'agir d'un appel professionnel. Elle resta au moins dix minutes en ligne tandis que je regardais les actualités sur le mur-écran. N'arrêtant pas de parler à sa tablette, elle franchit la porte de la maison sans penser à me dire au revoir ou témoigner la moindre attention pour moi. J'étais de nouveau seule. Je n'avais plus qu'à attendre 14h et l'arrivée de Lila.

Il était à peu près 13h15 lorsque Flavien, mon petit frère, fit son apparition, ouvrant la porte de la maison, hoverboard à la main. Sans dire un mot, il alla directement vers le frigo l'ouvrant d'une manière si peu délicate qu'il en fit tinter bruyamment les bouteilles dans la porte. Je l'entendis retirer le cellophane des pâtes et prendre une fourchette dans le tiroir à couverts. Il me demanda en mâchant :

« J peux manger les pâtes ? »

- Elles sont faites pour ça, tu sais. Sinon, « bonjour » ce n'est pas pour les chiens.

- Merci.

- T'étais où ce matin au fait ?

- Si on te demande, tu diras que tu ne sais pas. »

J'ai toujours considéré que la Andréa Branier de cette époque était une petite merdeuse, obsédée par sa personne et manquant cruellement de respect pour les personnes autour d'elle. Mais je pense – en toute objectivité – que mon frère alors pire que moi. Toujours à faire le fanfaron, toujours à se plaindre aux parents pour rien du tout, toujours à renvoyer balader tout le monde. Un vrai phénomène. J'avais mal vécu sa naissance. J'étais tranquille toute seule et voilà que maintenant il fallait partager en deux cette denrée rare qu'était l'attention parentale. Et puis il avait commencé à marcher, à parler, à pouvoir s'exprimer et, là, ce fut bien pire.

« Tiens ! Maman a laissé 20 balles sur le meuble d'entrée, c'est pour toi ?

- Oui, c'est pour moi. »

Mes parents laissaient toujours un billet en partant au cas où on en aurait besoin. Par chance, Flavien n'avait toujours pas compris que ces billets revenaient autant à lui qu'à moi. Prenant en considération qu'il aurait de toute façon dépensé la majorité de cet argent dans des bonbons ou des autocollants pour son hoverboard, je m'évitais toute forme de remords en le prenant.

« J'y retourne ! À plus !

- Tu vas ... »

Je n'eus pas le temps de conclure, la porte avait déjà claqué. Il n'avait même pas pris la peine de mettre ses couverts dans le lave-vaisselle. Il était hors de question que je le fasse à sa place, et tant pis si mes parents me le reprochaient.

Lila finit par arriver à 14h10. Cette fille avait toujours 10 minutes de

retard, je n'ai jamais su si elle le faisait exprès ou si, tout simplement, elle ne s'en rendait pas compte. J'éteignis sans attendre le mur-écran puis saisis au passage le billet de 20 euros avant de sortir et fermer la porte derrière moi. En descendant l'allée, je lançai l'injonction suivante :

« Verrouillage de la maison demandé.

- Très bien Andréa, verrouillage en cours », répondit l'enceinte-micro de l'entrée.

J'entendis les loquets cliqueter à toutes les issues de la maison tandis que je m'éloignais. Lila se mit à parler, ma journée commençait vraiment, enfin.

Chapitre 4 : Le retour de Godzilla

Le début d'après-midi ne fut pas le plus transcendant de mon adolescence. Nous nous rejoignons d'autres jeunes de notre âge en face de l'église et tout le monde n'avait qu'à la bouche

« L'histoire du jeune interpellé par la police dont parle les actualités locales ». Lila et moi nous gardions de dire quoi que ce soit et, par chance, personne ne remarqua ni notre silence, ni l'absence de Matthias. Il faut dire que tout le monde connaissait l'éducation stricte que lui imposait sa mère et il n'y avait donc rien d'étonnant au fait qu'il ne sortît pas traîner avec nous la veille de la reprise des cours et son absence n'alarma naturellement personne.

À part cela, le vide laissé par le laconisme de l'article avait permis de faire fonctionner à plein régime l'imagination des jeunes du village-banlieue. Un vrai florilège de conneries adolescentes. Si je devais ressortir une seule des histoires loufoques que j'avais pu entendre cet après-midi-là, ce serait celle de Paola, une fille de notre âge qui avait oublié aux alentours de sa naissance de se doter d'une quelconque forme d'esprit critique. Elle avait entendu que

« C'est un jeune de Saint-Eloi qui a fait le coup et que le site qui héberge les actualités locales a subi des pressions de la part de la police pour rapporter qu'il s'agissait uniquement d'une fusée, mais qu'en fait, il y avait assez d'explosifs pour faire péter tout un pâté de maison. » Je me souviens très clairement de Lila essayant de retenir un rire et faire passer ça pour un éternuement. Je ne sais pas ce qui était le plus drôle, le ridicule de ce qu'elle racontait, le fait que la plupart des personnes présentes y croient sur le moment ou bien la jouissance de savoir exactement ce qui s'était passé

tandis qu'eux pataugeaient dans les méandres de la connerie.

Me lassant rapidement du sujet, j'avais essayé d'orienter la discussion et son contenu sur la rentrée qui se déroulait le lendemain mais rien n'y faisait, nous en revenions encore et toujours à cette histoire. Lila eut alors l'astucieuse idée de prétexter devoir aller voir Matthias chez lui pour pouvoir nous éclipser. Les autres se contentèrent de nous dire « au revoir » et poursuivirent leurs discussions stériles tandis que nous prenions la direction de l'école primaire.

Matthias habitait avec sa mère juste en face de ce vieux bâtiment qui jouxtait un grand terrain vague où se déroulaient les principales manifestations en plein air du village-banlieue. Une rumeur dit qu'avant, ici, il y avait un terrain de foot et un gymnase, mais j'avais peine à le croire. En quelques minutes, nous fûmes devant l'école et Lila – qui durant le trajet n'avait pas détaché les yeux de sa tablette – prit la direction de la maison de Matthias. Étonnée, je lui demandais :

« Tu vas où comme ça ?

-Bah chez Matthias, pourquoi ?

-Je croyais qu'en disant qu'on allait chez Matthias tu voulais seulement fournir une excuse pour fuir leurs discussions.

-Bah oui entre autre, mais bon je pense que c'est le minimum d'aller prendre de ses nouvelles, c'est quand même nous qui l'avons entraîné dans ces conneries.

-Tu n'as pas peur que la mère Laurine nous engueule ? Déjà qu'elle ne nous aime pas beaucoup...

-Et c'est moi qui pisse dans ma culotte ? Bah voyons !

-Tu sais quoi Lila ? T'as raison ! Au pire si elle se met à nous courser dans

tout Montamisé, tu n'auras qu'à te séparer de moi en priant qu'elle préfère me suivre plutôt que toi, répondis-je taquine.

-Connasse ! Je te ferais un croche-patte, ça me donnera une bonne raison de me séparer du groupe cette fois. »

Une fois arrivées devant la maison de Matthias, nous ne pûmes que constater que la voiture de sa mère n'était pas là et que le système de verrouillage avait été enclenché. Lila lança :

« Bon bah il ne nous reste plus qu'à traîner dans les rues sans autre but que de tuer le temps.

-Hm, j'aimerais bien refaire le chemin d'hier soir pour essayer de retrouver ma tablette.

-Ah oui c'est vrai que tu l'as paumé hier soir ! Bah écoute je vais t'aider à chercher. »

Et nous voilà reparties dans les rues de Montamisé. Afin d'éviter le groupe avec lequel nous étions quelques minutes plus tôt, nous dûmes faire un détour plus que conséquent. Bien entendu, il était hors de question pour nous de revenir devant la maison du quadragénaire. Nous avons alors commencé nos recherches directement au niveau de la vieille salle des fêtes. Il y avait des voitures devant et les portes étaient grandes ouvertes. Sûrement des personnes étaient-elles en train de la nettoyer, mais cela me parut rapidement bizarre car il n'y avait pas de soirée la veille lorsque nous étions passées devant. Je fis part de ma réflexion à Lila et elle n'eut pas le temps de me donner son point de vue qu'une voiture de police déboula sur le parking de la salle des fêtes. Nous nous stoppâmes net. Dans notre esprit, elles ne pouvaient être là que pour nous.

Je vous laisse imaginer quel fut notre soulagement lorsque les

policiers sortirent de la voiture en trombe – matraque à la main – avant de prendre la direction des portes grandes ouvertes de la salle des fêtes tout en nous donnant la consigne de nous éloigner le plus vite possible. Il s'agissait en fait comme je l'appris bien plus tard et de source sûre, de jeunes du village qui avaient forcé les portes en quête d'hypothétiques canettes ou sucreries stockées dans le bâtiment. Mais même à cet instant où je ne savais pas de quoi il s'agissait, je ne pus m'empêcher de me dire que quelqu'un aurait sûrement une version loufoque à me donner dès le lendemain au lycée.

Il s'agissait tout de même d'un événement relativement conséquent pour être souligné tant il était habituellement impossible de constater une quelconque forme de délinquance dans ces villages-banlieue. En effet, si les jeunes avec lesquels nous parlions quelques instants plus tôt paraissaient si obsédés par ce qu'avaient rapporté les infos locales, c'était uniquement en raison que cette nouvelle constituait quelque chose qui n'arrivait jamais en 2063. Ce qui me paraît curieux aujourd'hui c'est que nous avons assisté Lila et moi à ces deux actes de « délinquance » sans en être particulièrement surprises ou étonnées. Comme si le fait que nous étions à l'origine d'un de ces deux événements avait désacralisé dans nos esprits ce type d'acte au point de les rendre banals.

Nous suivîmes l'injonction des policiers et nous engageâmes dans la cuvette par laquelle nous étions déjà passées la veille. Nous n'y trouvâmes absolument rien, hormis des joggeurs en train de prendre leurs poulx. En remontant de l'autre côté, je faillis trébucher au moins deux ou trois fois sur des cailloux et des racines. Un vrai comble si l'on prend en considération que cela ne m'était pas arrivé la veille tandis que la nuit recouvrait tout

autour de nous. Une fois parvenues près du Nouveau-Sarzec, nous pûmes constater en parcourant les abords de la route goudronnée, que ma tablette ne se trouvait pas ici non plus. Il ne restait que deux possibilités. Soit ma tablette se trouvait dans la rue Chirac aux abords de la route, soit chez Nelson Melody. La perspective de devoir raconter la vérité à Lila sur ce qui s'était passé la veille m'étreignit alors le cœur sans que j'en sache déterminer l'exacte cause. Je priais intérieurement de l'avoir faite tomber dans la rue.

Arrivées au croisement débouchant sur la rue Chirac et tout en continuant à scruter une éventuelle tablette au sol, Lila se mit à parler :

« Je me demande ce qui se passait à la salle des fêtes.

-Perso moi je m'en fiche. Tant qu'ils n'ont rien après moi ça me va et je ne veux pas en savoir plus.

-Tu dis ça parce qu'ils ont failli te mettre en garde à vue hier »

Ces mots vous paraissent sûrement quelconques, mais pour toute personne fréquentant Lila de manière régulière, il était évident qu'elle procédait, comme à son habitude, aux préliminaires nécessaires avant un retour à la charge pour de savoir si je ne lui avait pas menti sur les événements de la veille. Elle était forte pour cela, elle s'y prenait de manière progressive, douce, mais terriblement efficace si on ne la sentait pas venir.

« Non, je t'aurais dit ça tout pareil il y a une semaine, répondis-je alors sans émotion.

-Ah d'accord. En parlant de se faire mettre en garde à vue, c'est vers ici que Matthias a été interpellé ?

-Oui c'est dans cette rue.

-Où ça exactement ?

-Là, lui dis-je en lui indiquant approximativement avec mon index la portion de route se situant juste devant la maison de Nelson Melody.

-Ah d'accord. Et toi tu t'es planquée où pour qu'ils te captent pas ? »

J'allais devoir de nouveau mentir à Lila. C'est ainsi que m'apparut avec certitude la raison pour laquelle je ne souhaitais pas lui raconter la vérité et il ne s'agissait absolument pas de la peur de la voir se faire déformer par des inconnus. Un peu comme un secret dans un journal intime. Ou plus exactement, comme un objet ou une chose que l'on trouve par hasard et que l'on considère comme rare ou tout simplement digne d'intérêt pour une raison que l'on ignore, et dont on ne veut pas qu'il soit altéré, pris ou volé. Et peu importe si cette chose nous effraie car il s'agissait en fait ici uniquement d'une question d'exclusivité ou bien d'égoïsme.

« Derrière le muret de la maison à gauche de la rue.

-Chez les El Drassi ?

-Peut-être, je ne sais pas qui habite ici.

-En tous cas ta tablette n'est pas non plus ici.

-Oui, il faut croire que quelqu'un l'a ramassée.

-Il va falloir que tu ailles demander la géolocalisation au commissariat.

-Oui, oui, on verra. Avant ça, je reviendrai chercher demain après les cours.

»

Il fallait que je me rende à l'évidence, ma tablette était restée chez Nelson Melody. Tandis que nous redescendions vers le city-stade, je me demandais si je n'allais finalement pas la laisser là-bas et voir avec mes parents pour m'en racheter une en prétextant une perte au lycée le

lendemain. Une fois arrivées, nous nous assîmes sur l'un des bancs et nous nous mîmes à parler de tout et de rien en regardant un groupe de garçons jouer au foot.

En toute honnêteté, pour ce qui était du sujet principal de nos discussions, il s'agissait en grande partie du physique de ces garçons. Lila ne savait plus où donner de la tête. Elle avait toujours beaucoup aimé les garçons et n'hésitait pas à leur faire comprendre, parfois à déraison, mais toujours avec une certaine forme de passion que je lui jalousais. J'ai toujours éprouvé une difficulté particulière à témoigner une forme d'intérêt pour quelqu'un. Et là, je ne vous parle pas d'amitié mais d'amour ou dans une moindre mesure, d'attirance physique. Certains croiraient que j'étais « select », mais ce n'était pas le cas, sinon cela ne se serait pas appliqué à tout le monde, surtout aux garçons qui me plaisaient.

Les garçons s'en allèrent et Lila réussit à obtenir le nom de celui qui l'intéressait le plus. Vous auriez dû la voir, foncer sur eux de manière déterminée et entamer la discussion sans aucune forme de honte ou de gêne, puis revenir une fois sa demande satisfaite le sourire aux lèvres. Elle était tellement heureuse que je n'eus aucune possibilité de lui dire que je me fichais éperdument qu'il s'appelle Enrique, qu'il soit d'origine espagnol et qu'il soit en terminale au lycée Camille Guérin en étude du tennis. Curieux paradoxe pour moi, admirative de sa confiance en elle et dans le même temps dépitée par le ridicule de sa joie. Ma pudeur s'expliquait par la profonde peur de ressembler à ça, une « midinette », euphorique et satisfaite jusqu'à la quasi-apoplexie. Se mettre dans un tel état était quelque chose d'inconcevable pour moi.

À 17h, Lila s'en retourna chez elle, sa mère passant la chercher en

sortant du travail. Je me retrouvais enfin seule et avec du temps pour réfléchir à ce que j'allais devoir faire pour ma tablette. Il faut dire qu'elle était quasi-neuve et qu'il s'agissait du tout dernier modèle de sa marque. Quand bien même avais-je peur d'une mauvaise réaction de sa part, je ne pouvais clairement pas laisser ma tablette là-bas au titre des pertes et profits. J'allais donc retourner chez ce Nelson Melody.

Comme prétexte, je m'étais résolu à le dédommager pour les dégâts que j'avais causé la veille. C'est ainsi que je pris la décision de lui donner les 20€ que ma mère avait laissé en partant. Si ce « lecteur vinyle » était quelque chose de vieux et dépassé, je me disais – avec candeur – qu'il n'aurait aucun mal à en racheter un sur internet. Je m'imaginais que cet objet était une création des années 20 rapidement dépassée par un autre moyen d'écouter de la musique. J'étais loin de penser qu'il s'agissait en fait d'un objet du siècle dernier que l'on ne trouvait plus que dans des musées.

Je suis donc retournée chez Nelson Melody, mes pas rythmant mes pensées d'un crescendo d'hésitations. Une fois devant, je me rendis compte que – au bénéfice de l'obscurité régnante la veille – je ne m'étais pas pleinement aperçue de la vieillesse apparente de la maison. Son revêtement, sa toiture de vieilles tuiles, ses volets en bois fatigué, même l'agencement de sa végétation, tout était « dépassé » et tranchait littéralement avec toutes les autres maisons de la rue. Je me souviens m'être dit alors que si quelqu'un avait voulu un jour remonter le temps pour voir à quoi ressemblait Montamisé dans le passé, il n'avait qu'à se poster exactement à l'endroit où je me situais à ce moment pour en avoir un avant-goût.

J'hésitais une dernière fois avant de finalement me décider à avancer

et appuyer sur ce que je pris pour un interphone mais qui n'était en fait qu'une simple sonnette. C'est pour cette raison que je fus surprise lorsque le portail en fer s'ouvrit dans un grincement bruyant sans qu'une voix me demande qui j'étais ou ce que je venais faire là.

Prenant cela comme une invitation, je m'élançais pour la deuxième fois en moins de 24 heures sur l'allée goudronnée de cette propriété. Je constatais alors qu'elle se séparait en deux, laissant la possibilité de prendre le chemin que j'avais emprunté la veille ou bien un petit chemin amenant directement devant ce qui devait être la porte d'entrée.

C'est cette dernière possibilité que je choisis, cela me paraissant plus poli de me présenter à la porte principale. D'ailleurs, tandis que je montais la butte par le chemin, la clé tournant dans la serrure se fit entendre et la porte d'entrée s'ouvrit. Ceci me conforta dans l'idée que j'avais emprunté le bon chemin. C'est alors que m'apparût Nelson Melody. Avec un sourire discret sur le visage, il prit alors un ton aux relents volontairement provocateurs pour me lancer :

« Tient, revoilà Godzilla ».